Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle
1859-1930

FLAMME D'ARGENT

Titre original : Silver Blaze
Les mémoires de Sherlock Holmes
(décembre 1892)



Table des matières

Flamme d'Argent

« J'ai bien peur, Watson, d'être obligé de partir, me dit Sherlock Holmes, un matin, au moment où nous prenions place pour notre petit déjeuner.

– Partir ? Pour où ?

– Pour Dartmoor – a King's Pyland. »

Je ne fus pas surpris. En fait, mon seul étonnement, c'était qu'il ne fût pas déjà mêlé à cette affaire extraordinaire qui constituait d'un bout à l'autre de l'Angleterre l'unique sujet de conversation du moment. Pendant toute une journée, mon compagnon s'était promené dans la pièce, le menton sur sa poitrine, les sourcils froncés, bourrant et rebourrant sa pipe du plus fort tabac noir, absolument sourd à toutes mes questions ou remarques. Notre marchand de journaux lui avait envoyé les dernières éditions de tous les journaux, mais il n'y avait qu'à peine jeté un coup d'œil, avant de les rejeter dans un coin. Pourtant, en dépit de son silence, je savais bien à quoi il réfléchissait. Il n'y avait alors qu'une énigme de notoriété publique qui fût susceptible de mettre en éveil sa puissance d'analyse, et c'était la singulière disparition du favori de la Coupe du Wessex et le tragique assassinat de son entraîneur. Aussi, quand il m'annonça soudain qu'il avait l'intention de se rendre sur la scène du drame, n'était-ce que ce que j'avais attendu et espéré.

« Je serais très heureux de vous accompagner, Si je ne vous dérangeais pas, dis-je.

– Mon cher Watson, ce serait me faire une grande faveur que de venir. Et je crois que vous ne perdrez pas votre temps, car il y a, dans cette affaire, quelques points qui promettent d'en faire quelque chose d'unique. Nous avons, je crois, juste le temps d'attraper notre train à Paddington et je vous expliquerai les faits

plus longuement pendant le voyage. Vous me rendrez service en prenant vos excellentes jumelles de campagne. »

Et ainsi il advint qu'une heure plus tard environ, je me trouvai dans le coin d'un compartiment de première classe, qui filait rapidement sur Exeter, cependant que Sherlock Holmes, son visage anguleux et vif encadré par sa casquette de voyage, parcourait rapidement le paquet de journaux qu'il avait achetés à Paddington. Reading était déjà bien loin derrière nous lorsqu'il jeta le dernier sous la banquette et me tendit son étui à cigares.

« Nous marchons bien, dit-il en regardant par la fenêtre et en jetant un coup d'œil sur sa montre. Notre vitesse est à présent de cinquante-trois milles et demi à l'heure.

– Je n'ai pas observé les bornes, répondis-je.

– Ni moi non plus ; mais les poteaux télégraphiques, sur cette ligne, sont espacés de soixante yards et le calcul est simple. Je suppose que vous avez déjà jeté un coup d'œil sur cette affaire de l'assassinat de John Straker et de la disparition de Silver Blaze ?

– J'ai vu ce que Le Télégraphe et La Chronique en ont à dire.

– C'est une de ces affaires où l'art du logicien devrait s'employer à élucider les détails plutôt qu'à recueillir de nouveaux témoignages. La tragédie a été si extraordinaire, si complète et d'une telle importance personnelle pour tant de gens que nous souffrons d'une pléthore de suppositions, de conjectures et d'hypothèses. La difficulté est de débarrasser la structure du fait – du fait absolu, indéniable – des embellissements qu'y ont apportés les théoriciens et les reporters. Alors, une fois notre position prise sur cette base solide, à nous de voir quelles déductions, on peut tirer et quels sont les points particuliers sur lesquels gravite tout le mystère. Mardi soir j'ai reçu un télégramme du colonel Ross, qui, principal intéressé de l'affaire, me demande ma collaboration.

– Mardi soir ! m’écriai-je, et nous sommes jeudi matin. Pourquoi n’êtes-vous pas parti hier ?

– Parce que j’ai fait une bévue, mon cher Watson, ce qui se produit plus souvent que ne le penserait quiconque ne me connaît qu’à travers vos Mémoires. Le fait est que je ne pouvais croire qu’il fût possible que le cheval le plus remarquable de l’Angleterre pût rester longtemps caché, surtout dans une région où les habitants sont aussi éparpillés qu’au nord de Dartmoor. D’heure en heure, hier, je m’attendais à apprendre qu’on l’avait retrouvé et que son voleur était l’assassin de John Straker. Quand, toutefois, un autre matin se fut levé et quand je constatai que, à part l’arrestation du jeune Fitzroy Simpson, rien n’avait été fait, j’ai senti que, pour moi, l’heure était venue d’agir. A certains égards, toutefois, je sens que la journée d’hier n’a pas été perdue.

– Vous vous êtes donc formé une théorie.

– Du moins je possède bien à fond les faits essentiels de l’affaire. Je vais vous les énumérer, car rien n’éclaire une affaire autant que le récit qu’on en fait à une autre personne, et je ne saurais guère compter sur votre collaboration, si je ne vous montre point la position d’où nous partons. »



Je me renversai sur les coussins, tout en tirant sur mon cigare, cependant que Holmes, penché en avant, et marquant de son long index maigre les différents points sur la paume de sa main gauche, me donnait un aperçu des faits qui avaient provoqué notre voyage.

« Silver Blaze, dit-il, est un descendant d'Isonomy et il possède un palmarès aussi brillant que celui de son illustre ancêtre. Il est maintenant dans sa cinquième année et il a successivement rapporté au colonel Ross, son heureux possesseur, tous les prix des grandes courses. Jusqu'au moment de la catastrophe, il était le grand favori dans la Coupe du Wessex, la cote étant à trois contre un. Toutefois, tout en ayant toujours été le grand favori du public des courses, il ne l'a encore jamais déçu ; aussi, en dépit de cette cote peu avantageuse, d'énormes sommes ont été placées sur lui. Il est donc évident que beaucoup de gens avaient le plus grand intérêt à empêcher Silver Blaze d'être là mardi prochain quand le drapeau s'abaissera pour le départ.

« Bien entendu, on s'en rendait compte à King's Pyland où s'entraîne l'écurie du colonel. On prenait toutes les précautions pour protéger le favori. L'entraîneur, John Straker, est un jockey retiré qui, avant de faire trop lourd sur la bascule, a couru sous les couleurs du colonel Ross. Il a été au service du colonel pendant cinq ans comme jockey et pendant sept ans comme entraîneur, et s'est toujours montré un serviteur diligent et honnête. Il avait sous ses ordres trois lads, car l'établissement, ne contenant que quatre chevaux en tout, était assez restreint. Un de ces lads veillait chaque nuit dans l'écurie, tandis que les autres couchaient dans le grenier. Tous les trois jouissaient d'une excellente réputation. John Straker, qui était marié, demeurait dans une petite villa à environ deux cents mètres des écuries. Il n'avait pas d'enfants et n'employait qu'une seule servante bien qu'il fût assez à son aise. La campagne aux alentours est très solitaire mais, à environ un demi-mille au nord, se trouve un petit groupe de villas qui ont été bâties par un entrepreneur de Tavistock à l'intention des malades ou d'autres personnes qui désirent profiter de l'air pur de Dartmoor. Tavistock même est à deux milles à l'ouest, tandis qu'à travers la lande, à environ deux milles également, se trouvent les écuries de Capleton, qui appartiennent à lord Backwater, et qui sont dirigées par Silas Brown. Dans toutes les autres directions, la lande est un désert absolu, habité seulement par quelques bohémiens vagabonds. Telle se présentait la situation générale lundi soir quand la catastrophe s'est produite.



« Ce soir-là, on avait fait prendre aux chevaux leur exercice habituel, on les avait fait boire et les écuries avaient fermé à neuf heures. Deux des garçons d'écurie se rendirent chez l'entraîneur où ils soupèrent, pendant que le troisième, Ned Hunter, restait de garde. Quelques minutes après neuf heures, la servante, Edith Baxter, lui portait aux écuries son souper, un plat de mouton au curry. Elle n'emportait pas de boisson, parce qu'il y a un robinet dans les écuries et qu'il est de règle que le garçon de service ne doit boire que de l'eau. Elle avait pris une lanterne, car il faisait tout à fait noir, et le sentier traversait la lande déserte.



« Edith Baxter était arrivée à moins de trente mètres des écuries quand un homme sortit de l'obscurité et lui cria de s'arrêter lorsqu'il s'avança dans le cercle de lumière jaune de sa lanterne, elle vit que le personnage qui portait un complet de tweed gris, des guêtres et une casquette en drap, avait l'aspect d'un monsieur. Il tenait un lourd bâton à la main. Elle fut fort impressionnée, toutefois, par l'extrême pâleur de son visage et par la nervosité de ses manières. Elle pense qu'il avait une trentaine d'années, plutôt plus que moins.

"Pouvez-vous me dire où je suis ? demanda-t-il. J'étais presque résigné à coucher sur la lande quand j'ai aperçu la lumière de votre lanterne.

– Vous êtes tout près des écuries d'entraînement de King's Pyland, dit-elle.

– Ah ! vraiment ! Ça c'est une chance ! s'écria-t-il. Si je ne me trompe, un garçon d'écurie y couche seul toutes les nuits. C'est peut-être bien son souper que vous lui portez ? Je suis sûr que vous n'allez pas être orgueilleuse pour gagner le prix d'une toilette neuve, hein ? (Il tira de sa poche de gilet un morceau de papier blanc plié.) Arrangez-vous pour que ce garçon ait ça ce soir et vous aurez la plus jolie robe qu'on puisse se payer."

« Le sérieux de l'homme fit peur à la servante ; elle l'évita et courut à la fenêtre par laquelle elle avait l'habitude de passer ses repas au garçon d'écurie. A peine avait-elle commencé de lui raconter ce qui venait d'arriver que l'inconnu la rejoignit encore.

"Bonsoir ! J'aurais deux mots à vous dire, dit-il, en regardant par la fenêtre. (La fille a affirmé sous serment que, pendant qu'il parlait, elle a remarqué que le petit papier dépassait de sa main fermée.)

– Qu'est-ce qui vous amène ? demanda le garçon d'écurie.

– Une affaire qui peut vous mettre quelque chose dans la poche, dit l'autre. Vous avez deux chevaux engagés dans la Coupe du Wessex – Silver Blaze et Bayard. Donnez-moi le bon tuyau et vous n'y perdrez pas. Est-ce la vérité qu'à l'entraînement, Bayard pouvait rendre tout ce qu'il voulait à l'autre et que c'est sur lui que l'écurie a mis son argent ?

– Ah ! vous êtes encore un de ces satanés rôdeurs ! Je vais vous faire voir comme nous les traitons, à King's Pyland."

« Le lad fit un bond et se précipita à travers l'écurie pour lâcher le chien. La fille s'enfuit vers la maison, mais, tout en courant, elle se retourna et vit que l'inconnu se penchait par la fenêtre. Un instant après, pourtant, quand Hunter s'élança dehors avec le chien, l'étranger était parti et, bien que le garçon

ait fait tout le tour des bâtiments, il ne réussit pas à en trouver trace.

– Un instant ! demandai-je. Le garçon d'écurie, en sortant avec le chien, a-t-il laissé la porte ouverte derrière lui ?

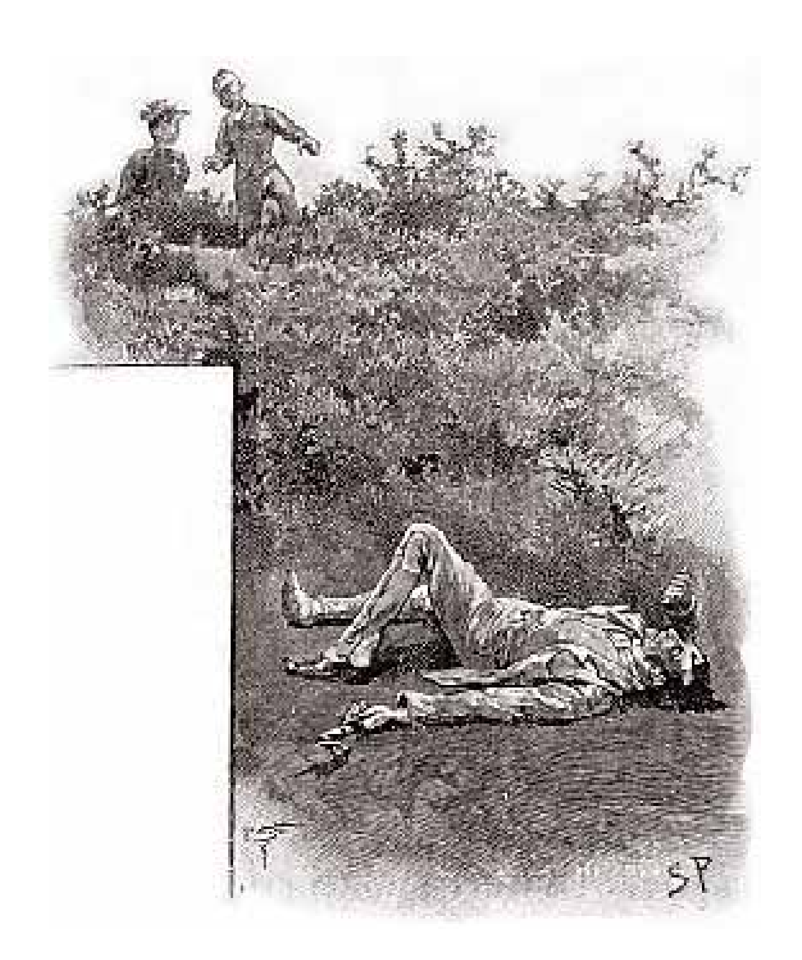
– Excellent ! Watson, excellent ! murmura mon compagnon. L'importance de ce point m'a tellement frappé que j'ai envoyé un télégramme spécial à Dartmoor hier pour l'éclaircir. Oui, le garçon a fermé la porte à clé avant de s'éloigner. Et je suis en mesure d'ajouter que la fenêtre n'est pas assez large pour qu'un homme y passe.

« Hunter attendit le retour de ses deux camarades d'écurie, puis il envoya un message à l'entraîneur pour lui rendre compte de ce qui s'était passé. Straker s'en émut, bien qu'il n'ait pas semblé avoir compris la véritable portée de l'incident. Celui-ci lui laissa pourtant une vague inquiétude et Mme Straker, s'éveillant à une heure du matin, s'aperçut qu'il s'habillait. En réponse à ses questions, il lui dit qu'il ne pouvait dormir tant il était inquiet pour les chevaux et qu'il avait l'intention de descendre aux écuries afin de s'assurer que tout allait bien. Elle le pria de rester chez lui, car on pouvait entendre la pluie qui battait les fenêtres, mais, en dépit de ses prières, il enfila son grand mackintosh et quitta la maison.

« Mme Straker, en se réveillant à sept heures du matin, constata que son mari n'était pas encore de retour. A la hâte, elle s'habilla, appela la servante et s'en alla aux écuries. La porte en était ouverte ; à l'intérieur, affaissé sur une chaise, Hunter était plongé dans un état de complète stupeur ; le box du favori était vide et il n'y avait nulle trace de son entraîneur.

« Rapidement on réveilla les deux garçons qui couchaient dans le grenier à foin au-dessus de la remise aux harnais. Ils n'avaient rien entendu pendant la nuit, car tous deux sont de solides dormeurs. De toute évidence, Hunter était sous l'influence

d'une drogue puissante et, faute de pouvoir tirer de lui rien de sensé, on le laissa dormir, cependant que les deux lads et les deux femmes couraient à la recherche des disparus. Ils gardaient encore l'espoir que l'entraîneur, pour une raison quelconque, avait sorti le cheval afin de lui faire prendre un peu d'exercice matinal : mais, arrivés en haut d'un monticule proche de la maison et d'où toute la lande voisine était visible, non seulement ils ne purent découvrir la moindre trace du favori, mais ils aperçurent quelque chose qui les avertit qu'ils se trouvaient en présence d'une tragédie.



« A environ un quart de mille des écuries, le pardessus de John Straker, accroché à un buisson de genêts, flottait au vent. Tout près de là, la lande formait une dépression en forme de coupe, et au fond de celle-ci, on trouva le corps du malheureux entraîneur. Outre que sa tête avait été brisée par un coup sauvage, porté au moyen d'une arme pesante, il avait à la cuisse une blessure constituée par une coupure longue et nette, évidemment faite par un instrument bien aiguisé. Il était clair,

pourtant, que Straker s'était défendu avec vigueur contre ses assaillants car il tenait dans sa main droite un petit couteau recouvert jusqu'au manche, de sang coagulé, tandis que, de la gauche, il serrait une cravate de soie rouge et noire que la servante reconnut pour celle que portait, la veille, l'inconnu qui était venu aux écuries.

« Hunter, quand il fut remis de sa stupeur, ne fut pas moins catégorique à l'égard du possesseur de la cravate. Il était également certain que ce même inconnu avait, tout en se tenant à la fenêtre, jeté quelque drogue dans son mouton en sauce et privé ainsi les écuries de leur veilleur.

« Quant au cheval disparu, de multiples indices dans la boue qui se trouvait au fond du creux fatal, témoignaient qu'il avait été là, au moment de la lutte. Mais depuis ce matin-là, il a disparu ; et, bien qu'on ait offert une forte récompense et que tous les bohémiens de Dartmoor soient sur le qui-vive, on n'en a aucune nouvelle. Enfin l'analyse a montré que les restes du souper de Hunter contiennent une quantité appréciable d'opium en poudre, alors que les gens de la maison, qui ont mangé de ce même plat ce soir-là, n'en ont ressenti aucun mauvais effet.



« Tels sont, dépouillés de toute supposition et exposés aussi sèchement que possible, les faits essentiels de l'affaire. Et maintenant je vais récapituler ce que la police a fait.

« L’inspecteur Grégory, à qui l’affaire a été confiée, est un officier de police tout à fait compétent. S’il était seulement doué de quelque imagination, il pourrait arriver très haut dans sa profession. Dès son arrivée, il a promptement trouvé et arrêté l’homme sur qui, naturellement, pesaient les soupçons. Il n’eut guère de difficultés pour le trouver, car on le connaissait bien dans le voisinage. Son nom est, paraît-il, Fitzroy Simpson. C’est un homme de naissance et d’éducation excellentes, qui a gaspillé une fortune sur les champs de courses et qui vit à présent dans les clubs sportifs de Londres, en bookmaker élégant et discret. L’examen de ses livres montre que les paris qu’il a pris contre le favori s’élèvent à la somme de cinq mille livres.

« Quand on l’a arrêté, il a spontanément déclaré qu’il était venu à Dartmoor dans l’espoir de recueillir quelques renseignements sur les chevaux de King’s Pyland et aussi sur Desborough, le second favori, confié aux soins de Silas Brown, dans les écuries de Capleton. Il n’a pas tenté de nier qu’il avait, la veille, agi ainsi qu’on l’a dit, mais il a déclaré qu’il n’avait nul mauvais dessein sinistre et qu’il voulait simplement obtenir des renseignements de première main. Quand on lui présenta sa cravate, il devint très pâle et fut absolument incapable d’expliquer comment elle se trouvait dans la main de la victime Ses vêtements mouillés révélaient qu’il s’était trouvé dehors pendant la tempête de la nuit précédente et son bâton, une « permission de minuit » chargée de plomb, était bien l’arme qui aurait pu, à coups répétés, infliger les terribles blessures auxquelles l’entraîneur avait succombé.

« En revanche, il ne portait aucune blessure, alors que le couteau de Straker montrait que l’un au moins de ses assaillants doit en porter la marque sur son corps. Et voilà, Watson, toute l’histoire en quelques mots, et si vous pouvez me donner quelque lumière, je vous en serai très obligé. »

J’avais écouté avec le plus grand intérêt l’exposé que Holmes, avec sa clarté caractéristique, m’avait fait. Bien que la plupart des

faits me fussent familiers, je n'avais pas suffisamment apprécié l'importance relative non plus que leur rapport entre eux.

« N'est-il pas possible, suggérai-je, que la blessure par incision que porte Straker ait été causée par son propre couteau dans l'agitation convulsive qui suit tout coup sérieux au cerveau ?

– C'est plus que possible ; c'est probable. Dans ce cas un des points principaux en faveur de l'accusé disparaît.

– Et pourtant, même maintenant, je n'arrive pas à comprendre quelle peut être la théorie de la police.

– J'ai peur que, quelle que soit la théorie que nous adoptions, on n'y trouve de sérieuses objections, répliqua mon compagnon. La police s'imagine, je crois, que ce Fitzroy Simpson, après avoir drogué le lad et s'être, d'une façon ou d'une autre, procuré une double clé, a ouvert la porte de l'écurie, a sorti le cheval avec, apparemment, l'intention de l'emmener tout à fait. On ne retrouve pas sa bride ; c'est donc que Simpson a dû la lui passer. Alors, ayant laissé la porte ouverte derrière lui, il conduisait le cheval à travers la lande quand il a été rencontré ou rattrapé par l'entraîneur Naturellement une lutte s'ensuivit, Simpson, avec son bâton plombé, a fracassé la cervelle de l'entraîneur, sans recevoir lui-même aucune blessure du couteau dont Straker se servit pour se défendre. Après quoi, ou bien le voleur a conduit le cheval vers quelque cachette inconnue, ou bien la bête a pu s'enfuir pendant la bataille et erre à présent sur la lande. Telle est la façon dont la police voit l'affaire, et tout improbable que soit cette explication, les autres sont encore moins plausibles. Toutefois je verrai vite ce qu'il en est, une fois que je serai sur les lieux et d'ici là, je ne vois vraiment pas comment nous pouvons aller plus loin. »

Il faisait sombre quand nous atteignîmes la petite ville de Tavistock qui se trouve, comme la bosse d'un bouclier, au milieu de l'immense cercle de Dartmoor. Deux messieurs nous

attendaient à la station l’un, un grand homme blond, à chevelure et barbe léonines, aux yeux bleu clair curieusement aigus ; l’autre, un petit personnage très alerte, net et prompt, en redingote et en guêtres, portait des petits favoris soignés et un monocle. Celui-ci était le colonel Ross, le sportsman bien connu, l’autre l’inspecteur Grégory, un homme qui était en train de se faire rapidement un nom dans la police anglaise.



« Je suis enchanté que vous soyez venu, Monsieur Holmes, dit le colonel. L’inspecteur que voici a fait tout ce qu’il était possible de suggérer ; mais je désire ne négliger aucun moyen pour venger le pauvre Straker et recouvrer mon cheval.

– L’affaire a-t-elle évolué ? demanda Holmes.

– Nous n’avons hélas fait que très peu de progrès, dit l’inspecteur. Nous avons dehors une voiture découverte et comme, sans doute, vous désirerez voir l’endroit avant que la lumière ne nous fasse défaut, nous pourrons parler en route. »

Un instant après, nous étions tous assis dans un confortable landau qui roulait bruyamment à travers l'antique et curieuse ville de Dartmoor. L'inspecteur Grégory était plein de son affaire et déversait tout un flot de remarques, tandis que Holmes, de temps à autre, posait une question ou lançait une exclamation. Le colonel était renversé sur son siège, les bras croisés et son chapeau abaissé sur ses yeux : quant à moi, j'écoutais avec intérêt le dialogue des deux détectives. Grégory formulait sa théorie qui était presque exactement ce que Holmes m'avait énoncé dans le train.

« Le filet se resserre assez étroitement autour de Fitzroy Simpson, remarqua-t-il, et pour ma part, je crois que c'est notre homme. En même temps je reconnais que les preuves sont purement indirectes et que de nouveaux faits peuvent tout bouleverser.

– Et le couteau de Straker ?

– Nous en sommes tout à fait venus à la conclusion qu'il s'est blessé lui-même dans sa chute.

– Mon ami le Dr Watson me l'a suggéré également en route. S'il en était ainsi, cela chargerait ce Simpson.

– Incontestablement. Il n'a pas de couteau et ne porte aucune trace de blessure, les charges contre lui sont certainement très lourdes. Il avait un très grand intérêt à la disparition du favori : on le soupçonne d'avoir empoisonné le garçon d'écurie ; il s'est trouvé dehors dans la tempête, c'est indubitable ; il était armé d'un pesant gourdin et l'on a trouvé sa cravate dans la main du mort. Je crois vraiment que nous en avons assez pour aller devant un jury. »

Holmes hocha la tête.

« Un habile défenseur mettrait tout cela en pièces, dit-il. Pourquoi sortir le cheval de l'écurie ? S'il avait l'intention de lui faire du mal, pourquoi ne pouvait-il le lui faire là ? A-t-on trouvé une fausse clé en sa possession ? Quel pharmacien lui a vendu la poudre d'opium ? Et surtout où pouvait-il, lui, un étranger dans ce pays, cacher un cheval, et un cheval comme celui-là ? Quelle explication donne-t-il du papier qu'il voulait faire remettre par la servante au garçon d'écurie ?

– Il dit que c'était un billet de dix livres. On en a trouvé un dans son porte-monnaie ; mais vos autres objections ne sont pas aussi formidables qu'elles le paraissent. Il n'est pas un étranger dans ce pays. Deux fois, il a logé à Tavistock, pendant l'été. L'opium, il l'a sans doute apporté de Londres. La clé, qui servit à son dessein, il l'a jetée quelque part ; et il se peut que le cheval soit au fond d'une des carrières ou des mines abandonnées de la lande.

– Et la cravate, qu'en dit-il ?

– Il reconnaît que c'est la sienne et déclare l'avoir perdue. Mais un élément nouveau intervient dans l'affaire, élément qui peut expliquer qu'il ait emmené le cheval de l'écurie. »

Holmes dressa l'oreille.

« Nous avons trouvé des traces qui montrent qu'une troupe de bohémiens a campé lundi soir à moins d'un mille de l'endroit où l'assassinat a été commis. Mardi, ils étaient partis. Or, en supposant qu'il y avait entente entre Simpson et ces bohémiens, peut-être leur menait-il le cheval quand il fut rejoint et ne se peut-il pas qu'ils aient le cheval à présent ?

– Certainement, c'est possible.

– On explore la lande pour y retrouver ces bohémiens. J'ai aussi visité toutes les écuries, tous les hangars de Tavistock et cela dans un rayon de dix milles.

– J'ai cru comprendre qu'il y avait une autre écurie à proximité ?

– Oui, et c'est là un facteur que nous ne devons certainement pas négliger. Puisque Desborough, leur cheval, venait au second rang de la cote, ils avaient intérêt à la disparition du favori. On sait que Silas Brown, l'entraîneur, a engagé de gros paris sur le résultat et n'était pas un ami du pauvre Straker. Nous avons, toutefois, inspecté les écuries et il n'y a rien qui soit de nature à le mêler à l'affaire.

– Et rien non plus pour associer ce Simpson aux intérêts de l'écurie Capleton ?

– Rien du tout. »

Holmes se renversa dans la voiture et la conversation cessa. Quelques minutes plus tard, notre cocher arrêtait la voiture devant une coquette petite villa en brique rouge avec des gouttières en saillie. A quelque distance de là, derrière un vaste enclos, s'étendait un long hangar couvert de tuiles grises. Dans toutes les autres directions, les vallonnements de la lande, bronzée par les fougères fanées, s'étendaient jusqu'à la ligne d'horizon, que brisaient seuls les clochers de Tavistock et, loin vers l'ouest, un groupe de maisons qui indiquait les écuries de Capleton.

D'un bond nous fûmes tous hors de la voiture, à l'exception de Holmes qui, les yeux fixés sur le ciel en face de lui, entièrement absorbé dans ses pensées, était resté adossé à la banquette. Ce fut seulement quand je lui touche le bras qu'avec un violent sursaut il se ressaisit et sortit de la voiture.

« Excusez-moi, dit-il en se tournant vers le colonel Ross qui l'avait regardé avec quelque surprise. Je rêvais tout éveillé. »

Il y avait dans ses yeux une lueur et dans ses manières une animation contenue qui me persuadèrent, habitué comme je l'étais à ses façons d'être, qu'il tenait une piste, bien qu'il me fût impossible d'imaginer où il l'avait trouvée.

« Peut-être préféreriez-vous vous rendre tout de suite sur le lieu du crime, Monsieur Holmes ? dit Grégory.

– Je pense que je préférerais demeurer ici un peu et étudier un ou deux points de détail. Je suppose qu'on a ramené Straker ici ?

– Oui, il est en haut. L'enquête du coroner est pour demain.

– Il a été quelques années à votre service, mon colonel ?

– J'ai toujours trouvé en lui un serviteur excellent.

– Je suppose, inspecteur, que vous avez fait l'inventaire de ce qu'il avait dans ses poches au moment de sa mort ?

– J'ai les objets eux-mêmes dans le studio, Si vous tenez à les voir.

– J'en serais heureux. »

Nous sommes tous entrés dans la salle du devant et nous avons pris place autour de la table ronde, tandis que l'inspecteur, ouvrant une boîte carrée en zinc, plaçait devant nous un petit tas de choses. Il y avait une boîte d'allumettes-bougies, un bout de bougie de deux pouces de long, une pipe en racine de bruyère, une blague en peau de phoque contenant une demi-once de tabac Cavendish à longues fibres, une montre en argent avec une chaîne

en or, cinq souverains en or, un porte-crayon en aluminium, quelques papiers, un couteau à manche d'ivoire dont la lame, très délicate, ne se repliait pas et portait la marque de Weiss et Cie, à Londres.

« Voici un couteau très particulier, dit Holmes, en le prenant et en l'examinant avec une grande attention. Je suppose, puisque j'y vois des taches de sang, que c'est celui qu'on a trouvé dans la main du défunt. Watson, ce couteau est sûrement de votre compétence ?

– C'est ce que nous appelons un couteau à cataracte.

– Je le pensais. Une lame très délicate et faite par un travail très délicat. Étrange objet à emporter par un homme qui se met en route pour une expédition mouvementée, surtout si l'on tient compte qu'on ne peut le fermer dans la poche.

– La pointe en était protégée par un cylindre de liège que nous avons trouvé près du corps, dit l'inspecteur. La femme de Straker déclare qu'il y avait quelques jours que ce couteau se trouvait sur la table de toilette et qu'il l'a pris en quittant la chambre. C'était une bien pauvre arme, mais c'est peut-être encore la meilleure qu'il ait eue sous la main à ce moment-là.

– C'est possible. Et ces papiers ?

– Trois d'entre eux sont des factures acquittées de marchands de fourrage. Un autre est une lettre du colonel Ross, lui donnant des instructions. Celui-ci est la facture d'une couturière, facture d'un montant de trente-sept livres pour marchandises fournies par Mme Lesurier, de Bond Street, à William Darbyshire. Mme Straker nous dit que ce Darbyshire est un ami de son mari qui se fait parfois adresser ses lettres ici.

– Mme Darbyshire avait des goûts plutôt dispendieux, remarqua Holmes en parcourant des yeux la facture. Vingt-deux

guinées, c’est un peu beaucoup pour une seule robe. Toutefois, il ne semble pas qu’il y ait autre chose à apprendre et nous pouvons nous rendre à l’endroit du crime. »

Comme nous sortions du studio, une femme qui avait attendu dans le corridor fit un pas en avant et posa sa main sur le bras de l’inspecteur. Son visage hagard et fiévreux gardait l’empreinte d’une récente frayeur.



« Les tenez-vous ? Les avez-vous découverts ? dit-elle, haletante.

– Non, Madame Straker ; mais M. Holmes que voici est venu de Londres pour nous aider et nous ferons tout le possible.

– Sûrement, je vous ai rencontrée à Plymouth à une garden-party, il y a peu de temps, Madame Straker ? dit Holmes.

– Non, Monsieur, vous vous trompez, répondit la dame.

– Mon Dieu ! Eh bien ! je l'aurais juré. Vous portiez une toilette de soie gorge-de-pigeon avec garniture de plumes d'autruche.

– Je n'ai jamais eu une robe de ce genre.

– Voilà qui règle la chose, dit Holmes et, tout en s'excusant, il rejoignit l'inspecteur dehors. »

Une brève course à travers la lande nous amena au creux dans lequel on avait trouvé le corps. On voyait au bord le buisson de genêts aux épines duquel on avait suspendu le pardessus.

« Il n'y avait pas de vent cette nuit-là, je crois, dit Holmes.

– Non, mais il pleuvait fort.

– Dans ce cas, ce n'est pas le vent qui a porté le pardessus sur les genêts ; on l'y a placé.

– Oui, il était posé en travers du buisson.

– Vous m'intéressez fort. Je vois que le sol a été pas mal piétiné. Sans doute beaucoup de gens sont-ils venus ici depuis lundi soir ?

– On a placé là, à côté, un morceau de natte et nous nous sommes tous assis dessus.

– Excellent.

– J'ai là, dans ce sac, les souliers que portait Straker, aussi une des chaussures de Fitzroy Simpson et un vieux fer de Silver Blaze.

– Mon cher inspecteur, vous vous surpassez. Holmes prit le sac et, descendant dans le creux, il poussa la natte dans une position plus centrale. Alors, s'allongeant à plat ventre et appuyant le menton sur ses mains, il se mit en devoir d'étudier avec soin la boue piétinée qu'il avait devant lui.

– Tiens ! s'écria-t-il soudain. Qu'est-ce que cela ? C'était une allumette-bougie, brûlée à moitié et si recouverte de boue qu'elle avait l'air, de prime abord, d'un petit éclat de bois.

– Je ne saurais imaginer comment j'ai pu ne pas la remarquer, dit l'inspecteur d'un air contrarié.

– On ne pouvait pas la voir, enterrée dans la boue, je ne l'ai vue que parce que je la cherchais.

– Quoi ! vous vous attendiez à la trouver là ?

– Je pensais que ce n'était pas invraisemblable. »

Il sortit les chaussures du sac et compara les empreintes de l'une et de l'autre avec les traces sur le sol. Puis, il remonta sur le bord du creux et rampa parmi les fougères et les buissons.

« J'ai peur qu'il n'y ait plus de traces, dit l'inspecteur. J'ai soigneusement examiné le terrain sur cent mètres dans toutes les directions.

– Vraiment ! dit Holmes en se relevant. Je n'aurai pas l'impertinence de le refaire après vous ; mais j'aimerais faire un petit tour sur la lande avant qu'il ne fasse noir, pour connaître mon terrain demain, et je croîs bien que je vais mettre ce fer dans ma poche, comme porte-bonheur. »

Le colonel Ross, qui avait montré quelques marques d'impatience devant la façon de travailler, tranquille et méthodique, de mon compagnon, jeta un coup d'œil à sa montre.

« Je voudrais que vous reveniez avec moi, inspecteur, dit-il. Il y a plusieurs points sur lesquels j'ai besoin de votre avis, et en particulier celui de savoir si nous ne devons pas au public de faire supprimer le nom de notre cheval de la liste des concurrents de la Coupe.

– Certes non ! s'écria Holmes avec décision. Je laisserais le nom y figurer. »

Le colonel s'inclina.

« Je suis très content d'avoir votre opinion, Monsieur, dit-il. Quand votre promenade sera terminée, vous nous trouverez au logis du pauvre Straker et nous pourrons rentrer ensemble en voiture à Tavistock. »

Il s'en retourna avec l'inspecteur cependant que Holmes et moi nous parcourions lentement la lande. Le soleil commençait à s'enfoncer derrière les écuries de Capleton et la longue plaine fuyante en face de nous se teintait d'un or qui prenait un riche ton vermeil là où les ronces et les fougères fanées étaient touchées par la lumière du soir. Mais les splendeurs du paysage étaient toutes perdues pour mon compagnon qui s'abîmait dans la plus profonde méditation.

« Voici ce qu'il en est, Watson, dit-il enfin. Nous pouvons laisser de côté pour le moment la question de savoir qui a tué John Straker et nous borner à découvrir ce qu'est devenu le cheval. Or, en supposant qu'il se soit échappé pendant ou après la bataille, où aurait-il pu aller ? Le cheval est une bête très grégaire. Laissé à lui-même, son instinct aurait été ou bien de revenir à King's Pyland ou d'aller à Capleton. Pourquoi errerait-il en sauvage sur la lande ? Assurément, on l'aurait vu maintenant. Et

pourquoi les bohémiens l'enlèveraient-ils ? Ces gens-là disparaissent toujours quand ils entendent parler de quelque chose d'ennuyeux, car ils ne veulent pas être tourmentés par la police. Ils ne sauraient espérer vendre un cheval comme celui-là. Ils courraient un grand risque et ne gagneraient rien à le voler. Sûrement tout cela est évident.

– Où est-il alors ?

– J'ai déjà dit qu'il a dû aller à King's Pyland, ou à Capleton. Il n'est pas à King's Pyland, donc il est à Capleton. Prenons ce fait comme hypothèse plausible et voyons où cela nous mène. Cette partie-ci de la lande, comme l'a observé l'inspecteur, est très dure et sèche, mais elle va en s'inclinant vers Capleton et d'ici vous pouvez voir qu'il y a là-bas un creux assez long qui devait être fort humide lundi soir. Si notre supposition est exacte, le cheval a dû le traverser et c'est là qu'il nous faut chercher ses traces. »

Tout en causant, nous avions marché rapidement et quelques minutes plus tard nous arrivions au creux en question. A la prière de Holmes je suivis le côté droit du sentier et lui le gauche, mais je n'avais pas fait cinquante pas que je l'entendis pousser un cri et que je le vis agiter la main dans ma direction. La trace d'un cheval se trouvait nettement esquissée sur la terre molle qu'il avait devant lui et le fer qu'il avait sorti de sa poche s'adaptait exactement à l'empreinte.

« Voyez ce que vaut l'imagination, dit-il, c'est la seule qualité qui fait défaut à Grégory. Nous avons imaginé ce qui avait pu arriver, nous avons agi suivant ce que nous supposions et nous constatons que nous avions vu juste. Continuons. »

Nous avons traversé le fond marécageux, puis un quart de mille de terrain herbeux, sec et dur. Ensuite le sol s'inclina de nouveau et nous avons retrouvé les traces, que nous avions perdues pendant un demi-mille avant de les retrouver encore tout près de Capleton. Ce fut Holmes qui les vit le premier et, debout,

il me les désignait avec un air de triomphe. On voyait cette fois les empreintes d'un homme à côté de celles de l'animal.

« Le cheval était seul tout à l'heure ! m'écriai-je.

– Exactement. Il était seul auparavant. Holà ! Qu'est-ce que cela ? »

La double piste tournait brusquement et prenait la direction de King's Pyland. Holmes siffla et tous deux nous la suivîmes. Ses yeux fixaient la piste, mais il m'arriva par hasard de regarder un peu de l'autre côté et je vis, à ma grande surprise, que ces mêmes empreintes revenaient encore dans la direction opposée.

« Un point pour vous, Watson, dit Holmes quand je les lui montrai. Vous nous avez épargné une longue marche qui nous aurait ramenés sur nos propres pas. Suivons la piste de retour. »

Nous n'eûmes pas à aller bien loin. Elle s'arrêtait au pavé d'asphalte qui menait aux portes des écuries de Capleton. Quand nous en approchâmes, un lad en sortit en courant.

« Nous n'avons pas besoin de flâneurs par ici ! cria-t-il.

– Je ne voulais que vous poser une question, dit Holmes, glissant le pouce et l'index dans la poche de son gilet. Serait-il trop tôt pour voir votre patron, M. Silas Brown, si je me présentais demain matin à cinq heures ?

– Dieu vous bénisse ! Monsieur, Si quelqu'un est là, ce sera lui, car il est toujours le premier debout. Mais le voici, Monsieur ; il va répondre lui-même à vos questions. Non, Monsieur, non ; je perdrais ma place s'il me voyait toucher votre argent. Après, si vous voulez. »

Comme Sherlock Holmes rentrait la demi-couronne qu'il avait sortie de son gousset, un homme d'âge mûr sortit, l'air farouche, par la grande porte et s'avança à grands pas, en agitant une lourde canne.

« Qu'est-ce que cela, Dawson ? cria-t-il. Pas de bavardage. Va à ton travail ! Et vous, que diable cherchez-vous ici ?

– Dix minutes de conversation avec vous, mon cher Monsieur, dit Holmes de sa voix la plus suave.

– Je n'ai pas le temps de bavarder avec tous les flâneurs. Nous ne voulons pas d'étrangers ici. Allez-vous-en, ou vous pourriez trouver bientôt un chien à vos trousses. »



Holmes se pencha un peu et murmura quelque chose à l'oreille de l'entraîneur qui tressaillit et rougit jusqu'aux tempes.

« C'est un mensonge ! cria-t-il, un mensonge infernal !

– Très bien ! En discuterons-nous ici, en public, ou bien en causerons-nous dans votre bureau ?

– Oh ! entrez, Si vous y tenez. »

Holmes sourit.

« Je ne vous ferai attendre que quelques minutes, Watson, dit-il. Maintenant, Monsieur Brown, je suis tout à votre disposition. »

Il s'écoula vingt grandes minutes et les rouges du couchant étaient devenus gris avant que Holmes et l'entraîneur ne réapparussent. Je n'ai jamais vu un changement pareil à celui qui s'était opéré en Silas Brown durant ce court temps. Son visage était pâle comme la cendre, des gouttes de sueur brillaient sur son front et ses mains tremblaient à tel point que la lourde canne s'agitait comme une feuille au vent. Sa superbe de matamore avait disparu, elle aussi, et il marchait à côté de mon compagnon comme un chien rampe auprès de son maître.

« On suivra vos instructions. On fera ce que vous avez dit, déclara-t-il.

– Qu'il n'y ait pas d'erreur, dit Holmes en se retournant pour le dévisager. »

L'autre sourcillait comme s'il lisait la menace dans les yeux de Holmes.

« Oh ! non, il n'y aura pas d'erreur. Il sera là. Faut-il faire d'abord le changement, ou non ? »

Holmes réfléchit un instant, puis il éclata de rire.

« Non, dit-il, je vous écrirai à ce sujet. Pas de blague ou bien…

– Oh ! vous pouvez avoir confiance en moi, vous pouvez avoir confiance en moi.

– Vous devez vous en occuper ce jour-là comme s'il était à vous.

– Vous pouvez compter sur moi.

– Entendu, je vous crois. C'est bien ; vous recevrez mes instructions demain. »

Il tourna sur ses talons, sans prêter aucune attention à la main que l'autre lui tendait, et nous reprîmes le chemin de King's Pyland.

« J'ai rarement rencontré un amalgame plus parfait du matamore, du lâche et du capon, que ne l'est ce maître Silas Brown, observa Holmes comme nous cheminions.

– Il a donc le cheval ?

– Il a essayé de le nier en tempêtant, mais je lui ai décrit Si exactement tout ce qu'il avait fait ce matin-là qu'il est convaincu que je l'ai surveillé. Vous avez naturellement remarqué le bout particulièrement carré qu'avaient les souliers dans les empreintes et aussi que ses chaussures y correspondaient exactement. Je lui ai décrit comment étant, suivant sa coutume, le premier debout, il avait aperçu un cheval inconnu qui errait sur la lande ; comment il était allé vers lui ; quel avait été son étonnement en constatant,

à la tache blanche qu'il a sur le front et à laquelle Silver Blaze doit son nom, que le hasard mettait en son pouvoir le seul cheval capable de battre celui sur lequel il avait misé. Je lui ai alors décrit comment son premier mouvement avait été de le ramener à King's Pyland et comment son mauvais génie lui avait ensuite montré qu'il pouvait cacher ce cheval jusqu'à ce que la course fût courue ; sur quoi il l'avait ramené et caché à Capleton. Quand je lui ai eu donné tous ces détails, il s'est incliné et n'a plus pensé qu'à sauver sa peau.

– Mais on avait fouillé ses écuries.

– Oh ! un vieux maquilleur de chevaux comme lui a toutes sortes de ruses.

– Mais n'avez-vous pas peur de laisser le cheval à sa merci maintenant, puisqu'il a tout intérêt à lui nuire ?

– Mon cher ami, il le gardera comme la prunelle de ses yeux. Il sait que son seul espoir de grâce, c'est d'amener le cheval sain et sauf.

– Le colonel Ross ne m'a pas fait l'impression d'un homme qui, suivant toute vraisemblance, montrerait beaucoup de pitié dans n'importe quelle affaire.

– La décision n'est pas entre les mains du colonel Ross. Je suis mes méthodes à moi et je ne dis que ce que je veux bien dire, peu ou prou : c'est l'avantage de n'avoir rien d'officiel. Je ne sais si vous l'avez remarqué, Watson, mais l'attitude du colonel à mon égard a été tant soit peu cavalière. Je suis enclin maintenant à m'amuser un peu à ses dépens. Ne soufflez pas mot du cheval.

– Certainement ; j'attendrai votre permission.

– Et, naturellement, ceci n'est qu'une chose de très peu d'importance, comparée à l'autre question : qui a tué John Straker ?

– Et c'est à cela que vous voulez vous consacrer ?

– Nullement. Nous retournons tous les deux à Londres par le train de nuit. »

Les mots de mon ami me frappèrent de stupeur. Il n'y avait que quelques heures que nous étions à Dartmoor et qu'il renonçât à une enquête qui avait commencé de si brillante façon me semblait tout à fait incompréhensible. Je ne pus tirer de lui un autre mot avant notre retour chez l'entraîneur. Le colonel et l'inspecteur nous attendaient dans le salon.

« Mon ami et moi, dit Holmes, regagnons Londres par l'express de minuit. Nous avons eu une charmante petite bouffée de votre délicieux air de Dartmoor. »

L'inspecteur écarquilla les yeux ; les lèvres du colonel se plissèrent en un sourire moqueur.

« Alors, vous désespérez d'arrêter l'assassin du pauvre John Straker, dit-il. »

Holmes haussa les épaules.

« Il y a certes de grandes difficultés sur notre route, dit-il. J'ai tout lieu d'espérer, pourtant, que votre cheval prendra le départ mardi, et je vous demande de vouloir bien tenir votre jockey tout prêt. Pourrais-je vous demander une photo de M. J. Straker ? »

L'inspecteur en sortît une de sa poche et la lui passa.

« Mon cher Grégory, vous allez au-devant de tous mes désirs. Si je pouvais vous demander de m'attendre ici un instant, j'ai une question que je voudrais poser à la servante.

– Je dois vous dire que je suis plutôt déçu par notre conseiller londonien, dit brusquement le colonel Ross, pendant que mon ami quittait la salle. Je ne vois pas que nous soyons plus avancés qu'à son arrivée.

– Du moins, avez-vous son assurance que votre cheval courra... dis-je.

– Oui, j'ai son assurance, dît le colonel en haussant les épaules. J'aimerais mieux avoir le cheval. »

J'allais répondre quelque chose pour défendre Holmes quand il rentra dans la pièce.

« Et maintenant, Messieurs, dit-il, je suis tout prêt pour Tavîstock. »

Comme nous montions en voiture, un des garçons d'écurie nous tenait la porte ouverte. Une idée subite sembla se présenter à Holmes, car il se pencha en avant et, touchant le bras du garçon :

« Vous avez des moutons dans l'enclos, dit-il, qui s'en occupe ?

– C'est moi, Monsieur.

– Avez-vous remarqué quelque chose d'étrange chez eux depuis peu ?

– Oh, Monsieur, pas grand-chose de sérieux, mais il y en a trois qui se sont mis à boiter. »



Je pus m'apercevoir que Holmes était enchanté, car il riait tout bas et se frottait les mains.

« Un trait qui porte loin, Watson, très loin ! dit-il en me pinçant le bras. Gregory, permettez-moi d'attirer votre attention sur cette singulière épidémie chez les moutons. Allez, cocher ! »

Le colonel Ross avait toujours cette expression qui trahissait la piètre opinion qu'il s'était formée des capacités de mon ami, mais je voyais au visage de l'inspecteur que son attention avait été vivement aiguillonnée.

« Vous croyez que cela a quelque importance ? demanda-t-il.

– Une très grande importance.

– Y a-t-il quelque autre point sur lequel vous désireriez attirer mon attention ?

– Sur l'incident curieux du chien pendant cette nuit-là.

– Le chien n'a rien fait cette nuit-là !

– C'est justement là ce qu'il y a de curieux. »

Quatre jours plus tard, Holmes et moi avions repris de nouveau le train à destination de Winchester pour assister à la course de la Coupe du Wessex. Le colonel Ross nous retrouva, sur rendez-vous, devant la gare et, dans son drag, nous mena au champ de courses, hors de la ville. Son visage était grave, ses manières froides au possible.

« Pas de nouvelles de mon cheval, dit-il.

– Je suppose que vous le reconnaîtrez quand vous le verrez ? demanda Holmes. »

Le colonel se montra fort en colère.

« Il y a vingt ans que je suis les courses et on ne m'a jamais encore posé semblable question. Un enfant reconnaîtrait Silver Blaze, avec son front blanc et sa jambe gauche tachetée.

– Où en est le betting ?

– Eh bien ! c'est là ce qu'il y a de curieux. On aurait pu l'avoir à quinze contre un hier, mais la cote a baissé, baissé de plus en plus, au point qu'on peut à peine obtenir trois contre un à présent.

– Hum ! fit Holmes. Il y a quelqu'un qui sait quelque chose, c'est clair ! »

Comme la voiture s'approchait de l'enclos voisin de la grande tribune, je regardai au tableau la liste des engagés. La voici :

Wessex Cup

Pour les chevaux de quatre et cinq ans
1000 souverains au premier
Second 300 livres. Troisième 200 livres.
Nouveau parcours (2 600 mètres).

1. *Le Nègre, à M. Heath Newton (casquette rouge, casaque cannelle).*
2. *Pugiliste, au colonel Wardlaw (casquette rose, casaque bleu et noir).*
3. *Desborough, à lord Backwater (casquette et manches jaunes).*
4. *Silver Blaze, au colonel Ross (casquette noire, jaquette rouge).*
5. *Iris, au duc de Balmoral (casquette jaune et noir).*
6. *Rasper, à lord Singleford (casquette pourpre, manches noires).*

« Nous avons retiré notre second cheval et placé tous nos espoirs en votre parole, dit le colonel. Quoi ! Qu'est-ce que cela ? A combien Silver Blaze ?

– A cinq contre quatre, Silver Blaze ! rugissait un bookmaker tout près de nous. A cinq contre quatre, Silver Blaze. A quinze contre cinq, Desborough Et à cinq contre quatre, le champ !

– Les numéros sont affichés, m'écriais-je. Il y en a six !

– Tous les six sont là ! Alors mon cheval court, s'exclama le colonel, très surexcité. Mais je ne le vois pas. Mes couleurs n'ont point passé.

– Cinq chevaux seulement sont passés. Celui-ci doit être lui. »

Comme je parlais, un puissant cheval bai sortait vivement de l'enclos du pesage et passait près de nous au galop, portant sur son dos le blanc et rouge bien connu du colonel.

« Ce n'est pas mon cheval, s'écria le propriétaire. Cette bête n'a pas un poil blanc sur le corps. Qu'est-ce que vous avez donc fait, Monsieur Holmes ?

– Eh bien ! Eh bien ! voyons comme il s'en tire, dit mon ami imperturbable. (Pendant quelques minutes, il regarda avec mes jumelles de campagne.) Merveilleux ! Un départ excellent ! s'écria-t-il soudain. Les voici, ils atteignent le virage ! »

De notre drag nous avions une vue splendide des chevaux qui abordaient la ligne droite. Les six étaient si près les uns des autres qu'un seul tapis aurait pu les couvrir, mais à mi-chemin la casaque jaune de l'écurie de Capleton apparut en tête. Toutefois, avant qu'ils ne fussent à notre hauteur, l'élan fougueux de Desborough tombait et le cheval du colonel, déboulant à toute vitesse, passa le poteau avec six bonnes longueurs sur son rival, cependant qu'Iris, au duc de Balmoral, arrivait mauvaise troisième.

« La course me revient tout de même, dit le colonel, haletant et passant la main sur ses yeux. J'avoue que je n'y vois goutte. Ne croyez-vous pas, Monsieur Holmes, que vous avez fait durer votre mystère assez longtemps ?

– Certainement, colonel, vous allez tout savoir. Allons tous ensemble voir le cheval, là-bas. Le voici, continua-t-il quand nous fûmes entrés dans l'enclos du pesage où seuls ont accès les propriétaires et leurs amis. Vous n'avez qu'à lui laver la figure et la jambe à l'esprit de vin et vous constaterez que c'est bien le Silver Blaze de toujours.

– Vous me coupez le souffle !

– Je l'ai trouvé entre les mains d'un maquilleur et j'ai pris la liberté de le faire courir dans l'état où on l'a envoyé.

– Mon cher Monsieur, vous avez fait merveille. Le cheval a l'air en très bon état. Il n'a jamais, de sa vie, été en meilleure condition. Je vous dois mille excuses pour avoir douté de vos capacités. Vous m'avez rendu un grand service en retrouvant mon cheval. Vous m'en rendriez un plus grand encore Si vous pouviez mettre la main sur l'assassin de John Straker.

– C'est fait, dit doucement Holmes. »

Le colonel et moi nous l'avons alors regardé avec étonnement.

« Vous avez l'assassin ! Où est-il donc ?

– Il est ici.

– Ici ! Où ?

– En ma compagnie, en cet instant même. »

Le colonel devint rouge de colère.

« Je reconnais, Monsieur Holmes, dit-il, que je vous ai des obligations, mais je dois regarder ce que vous venez de dire ou comme une plaisanterie de mauvais goût ou comme une insulte. »

Sherlock se mit à rire.

« Je vous assure, colonel, que je ne vous ai nullement associé avec le crime. Le véritable assassin est là, immédiatement derrière vous ! »

Il fit un pas et posa la main sur le cou luisant du pur-sang.



« Le cheval ! s'écria le colonel en même temps que moi-même.

– Oui, le cheval. Et cela atténuera sa faute si je vous dis qu'il l'a fait en se défendant et que John Straker était un homme tout à fait indigne de votre confiance. Mais voici la cloche et comme j'ai l'intention de gagner quelque argent sur la prochaine course, je remettrai une plus longue explication à un moment plus favorable. »

Nous avions à nous seuls le coin d'un wagon Pullman, tandis que nous regagnions Londres à toute allure ce soir-là, et j'imagine

que le voyage parut aussi court au colonel Ross qu'à moi, le temps que nous écoutâmes notre compagnon narrer les événements qui s'étaient déroulés dans les écuries de Dartmoor le soir fatal et nous exposer les moyens qui lui avaient permis de les élucider.

« J'avoue, dit-il, que toutes les théories que j'avais conçues d'après les récits des journaux étaient entièrement erronées. Et cependant, il y avait dedans certaines indications, mais elles étaient masquées par d'autres détails qui cachaient leur importance véritable. Je suis parti pour le Devonshire avec la conviction que Fitzroy Simpson était le vrai coupable, tout en voyant, naturellement, que les charges contre lui étaient loin d'être complètes.

« Ce fut dans la voiture, juste au moment où nous arrivions à la maison de l'entraîneur que l'importance énorme du mouton au curry me frappa. Vous vous rappelez sans doute la façon dont je suis resté à ma place, alors que vous étiez tous descendus. Je me demandais comment j'avais pu négliger une piste aussi évidente.

– J'avoue, dit le colonel, que même à présent je ne peux voir en quoi cela vous aide.

– C'était le premier maillon dans la chaîne de mon raisonnement. L'opium en poudre n'est pas sans saveur. Celle-ci n'est pas désagréable, mais on la sent. Mêlé à un mets ordinaire, celui qui en mange le découvrirait sûrement et, sans doute, cesserait de manger. Le curry était exactement l'agent capable de déguiser cette saveur. On ne le remarque plus. J'élimine donc Simpson de l'affaire et notre attention se concentre alors sur Straker et sa femme, les deux seules personnes qui avaient pu faire choix du mouton au curry pour le dîner de ce soir-là. La sauce au curry fut ajoutée après que le plat avait été mis de côté pour le garçon d'écurie, car les autres ont mangé le même dîner sans éprouver aucun malaise. Oui donc avait pu s'approcher du plat sans que la bonne le vît ?

« Avant de résoudre cette question, j'avais déjà compris l'importance du silence du chien, car une déduction juste en suggère invariablement d'autres. L'incident Simpson m'avait appris qu'on gardait un chien dans les écuries et cependant, bien que quelqu'un fût entré et eût sorti un cheval, le chien n'avait pas aboyé assez fort pour réveiller les deux garçons d'écurie dans le grenier. Ce visiteur de minuit était donc évidemment quelqu'un que le chien connaissait bien.

« J'étais déjà convaincu ou presque que John Straker était venu aux écuries au beau milieu de la nuit et qu'il avait sorti Silver Blaze. Mais dans quel but ? Dans un but malhonnête, bien entendu ; sans cela, pourquoi aurait-il drogué le garçon d'écurie ? Pourtant j'étais fort en peine d'en dire la raison. On a déjà vu des cas où des entraîneurs ont réalisé de grosses sommes en utilisant des intermédiaires pour parier contre leurs propres chevaux qu'ils empêchaient frauduleusement de gagner. Quelquefois c'est un jockey qui retient son cheval, quelquefois c'est un autre moyen plus sûr et plus madré. Qu'était-ce en la circonstance ? J'espérais que le contenu des poches de Straker m'aiderait à arriver à une conclusion.

« Et il m'y aida. Vous n'avez pu oublier cet étrange couteau qu'on trouva dans la main du défunt, un couteau qu'assurément nul homme sensé n'aurait choisi comme arme. C'était, comme le Dr Watson nous l'a dit, un de ces scalpels que l'on emploie pour les opérations les plus délicates de la chirurgie. Et l'on devait s'en servir, cette nuit-là, pour une opération délicate. Avec votre grande expérience de ce qui tient aux courses, vous devez savoir, colonel, qu'il est possible de faire aux jarrets d'un cheval une légère incision sous-cutanée qui ne laisse absolument aucune trace. L'animal ainsi traité serait affecté d'une légère boiterie que l'on attribuerait à un excès d'entraînement ou à un léger accès de rhumatisme, mais jamais à une manœuvre malhonnête.

– Le coquin ! la canaille ! s'écria le colonel.

– Ceci nous explique pour quelles raisons John Straker voulut emmener le cheval sur la lande. Une bête aussi ardente eût certainement réveillé les plus solides dormeurs quand elle eût senti la piqûre du couteau. Il fallait nécessairement que la chose s'effectue en plein air.

– Ce que j'ai été aveugle ! s'écria le colonel. Naturellement, c'était pour cela qu'il lui fallait une bougie et qu'il a frotté une allumette.

– Sans aucun doute. Mais en examinant ses affaires, j'ai été assez heureux pour découvrir non seulement la méthode du crime, mais aussi ses motifs. En votre qualité d'homme du monde, colonel, vous savez que les hommes ne portent pas les factures d'autrui dans leurs poches. Nous avons, pour la plupart, assez à faire pour acquitter les nôtres. J'ai donc tout de suite conclu que Straker menait une double vie et qu'il avait un second domicile. La nature de cette facture prouvait qu'il y avait dans l'affaire une dame, et une dame aux goûts dispendieux. Si généreux que vous soyez pour ceux qui sont à votre service, on s'attend difficilement qu'ils puissent payer à leurs épouses des toilettes de ville de vingt-deux guinées. Sans qu'elle en sache rien, J'ai questionne Mme Straker au sujet de la robe en question et, m'étant assuré qu'elle ne lui était jamais parvenue, j'ai pris note de l'adresse de la couturière et deviné qu'en lui rendant visite avec la photographie de Straker, j'en aurais vite terminé avec le mythique Darbyshire.

« A partir de ce moment-là, tout était clair. Straker avait emmené le cheval dans un creux où sa lumière resterait invisible. Simpson, dans son équipée, avait perdu sa cravate ; Straker l'avait ramassée avec l'idée, peut-être, de s'en servir pour bander la jambe du cheval. Une fois dans le creux, il s'était placé derrière le cheval et il avait gratté une allumette, mais la bête, effrayée par la soudaine lumière, et avec l'instinct étrange des animaux qui sentent qu'on médite quelque méfait, la bête avait rué et le fer avait frappé Straker en plein front. Malgré la pluie, il avait déjà ôté son pardessus pour accomplir ce travail délicat et c'est ainsi

qu’en tombant son couteau lui a incisé la cuisse. Est-ce que je me fais bien comprendre ? »

– Merveilleux ! dît le colonel, c’est merveilleux ! On croirait que vous y étiez !

– Mon dernier trait fut d’une portée plus lointaine. L’idée me vînt qu’un homme aussi madré que Straker n’entreprendrait pas, sans une certaine expérience préalable, cette délicate besogne qui consiste à inciser les tendons. Sur quoi s’exercerait-il ? Mes yeux tombèrent sur les moutons et j’ai posé une question qui, plutôt à ma grande surprise, me prouva que cette supposition était correcte.

– Vous nous avez fait voir tout cela fort clairement, Monsieur Holmes.

– Quand je suis retourné à Londres, j’ai rendu visite à la couturière qui, tout de suite, a reconnu Straker comme un excellent client du nom de Darbyshire, dont la femme, très élégante, avait un penchant très marqué pour les toilettes coûteuses. Je ne doute nullement que cette femme l’ait fait s’endetter jusque par-dessus la tête et ne l’ait ainsi amené à cette misérable machination.

– Vous avez expliqué tout, sauf une seule chose, dit le colonel. Où était le cheval ?

– Ah ! il s’est échappé et un de vos voisins en a pris soin. De ce côté-là, il nous faut, je crois, proclamer une amnistie. Allons, voici l’embranchement de Clapham, si je ne m’abuse. Nous arriverons à Victoria dans moins de dix minutes. Si vous voulez bien fumer un cigare dans notre appartement, colonel, je serai heureux de vous fournir tous autres détails susceptibles de vous intéresser.



Arthur Conan Doyle.

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le Mystère de Val Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)

* Le Tordu (juillet 1893)
* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L'Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L'Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L'École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L'Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d'Archet

* L'aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d'Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L'Homme qui Grimpait (mars 1923)

* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)
* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Corrections, édition, conversion informatique et publication par :

Coolmicro

du groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.coolmicro.org/livres.php

—

6 octobre 2003

—

- Source :

http://www.sherlock-holmes.org/
http://www.bakerstreet221b.de/main.htm pour les images

- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France
http://www.sherlock-holmes.org/
http://conan.doyle.free.fr/

- Dispositions :

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.